



À Canavar Kilise, une donatrice s'est faite peindre à côté de sainte Catherine. C'était au XI^e siècle, elle s'appelait Eudocie, et aurait de nos jours, comme tant de bienfaitrices, rejoint notre association.

n°32

Mai 2015

Bulletin des Amis de la Cappadoce/ Kapadokya Dostları

Mot du président

La guerre contre le patrimoine devient un véritable enjeu politique. Nous le voyons dans le nord de l'Irak, à Mossoul, avec les attaques contre le musée, les sites des anciennes villes de Ninive et de Hatra dévastées dans les environs. Notre rôle d'association – à l'échelle de nos moyens et de nos capacités – est de lutter contre cet oubli. Notre tâche est de transmettre la bonne parole archéologique et « restauratrice » autour de nous, se renseigner et agir. C'est un devoir, une question d'honneur. L'actualité des chrétiens orientaux est aussi celle de leur patrimoine, celle de la mémoire comme de la possibilité de se projeter dans l'avenir. Leur destin nous concerne, que l'on soit religieux ou pas. C'est une question de culture et de civilisation.

Nous allons donc relancer la recherche de financements nécessaires à la conclusion de la restauration de l'église Rouge. Ce projet est pour moi prioritaire, mais d'abord il nous faut établir un projet viable et accepté de tous. Une mission d'évaluation aura lieu en Cappadoce au début de l'été avec les acteurs concernés et la représentante du *World Monuments Fund*. Lors de notre belle journée du 1^{er} février, il a été envisagé par Jean-Pierre Couprie d'approcher la direction du musée d'Aksaray pour lui proposer l'aide de notre association pour la préservation de l'église d'Açikel. Cette idée est importante pour préparer de nouveaux projets. De même, la mise en valeur du fonds Blanchard va continuer notamment par la numérisation des nombreuses diapositives et photographies. À ce propos, un rapprochement a été lancé avec l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul, qui est disposé à accueillir des fonds d'archives – reste à voir lesquels pourraient être concernés, avis aux amateurs. La condition étant que les Amis de la Cappadoce puissent en garder les droits ou bien les partager. Il s'agit d'étudier la préservation technique du capital photographique de l'Association.

Enfin, nous sommes heureux d'accueillir de nouveaux membres actifs, dont Aylin de Tapia qui a été nommée administratrice ainsi qu'une nouvelle équipe chargée de l'édition du Bulletin. Elle est formée de Marie-Christine Comte et Anaïs Lamesa pour la coordination éditoriale, de Gilles Sosnowski et Vincent Pourreau pour les relectures et de Françoise Clément pour l'envoi. Qu'il me soit encore permis de remercier Ahmet Diler, François de Jerphanion pour leur énergie et enfin Claire Latouche qui endosse à présent, en plus de sa responsabilité de trésorière, la charge du secrétariat internet.

Sébastien de Courtois

Une autre Cappadoce : Le pays des chrétiens karamanlis

Par Aude Aylin DE TAPIA,
Doctorante EHESS/BOĞAZİÇİ

La Cappadoce est une région mondialement connue pour ses incroyables paysages naturels nés de l'activité volcanique, en premier lieu de l'Erciyes Dağı (ou Mont Argée), son patrimoine byzantin rupestre unique ou encore ses villes souterraines aux interminables dédales. Si le tourisme international se concentre autour de la région d'Ürgüp, la « grande Cappadoce » s'étend plus largement d'ouest en est, d'Aksaray à Kayseri, et du nord au sud, des rives de la Kızılırmak au versant nord du Taurus. Certains auteurs du XIXe siècle la faisaient même aller jusqu'à la ville de Konya. Qui plus est, les activités de tourisme sont polarisées autour des prestigieux sites byzantins dans l'ombre desquels l'histoire et le patrimoine plus récents sont quelque peu restés. Pourtant, la Cappadoce ottomane mérite qu'on s'intéresse à elle et à l'étonnante population qu'elle abritait. Connus sous le nom de Karamanlis, les chrétiens orthodoxes qui ont vécu en Cappadoce jusqu'en 1923, date de l'échange de population entre la Grèce et la Turquie, perturbent, par leur histoire, leur religion et leur langue, les idées reçues sur la société ottomane.

La Cappadoce ottomane, une mosaïque de populations

Jusqu'à la fin de l'Empire ottoman, la Cappadoce fut habitée par des populations variées, sédentaires comme les Turcs, les Grecs et les Arméniens mais aussi nomades, en particulier dans le piémont du Taurus, près de Niğde, Yahyalı et Çamardı et dans la région de Kayseri autour de l'Erciyes. A ces populations autochtones vont s'ajouter, à partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, des populations musulmanes qui ont fui le Caucase (en particulier les Tcherkesses ou Circassiens) et les Balkans au fil des défaites ottomanes et de la création d'Etat-nations définis autour d'une appartenance commune à l'une ou l'autre dénomination chrétienne (la Grèce prend ainsi son indépendance en 1830, la Bulgarie en 1878 ou encore l'Albanie en 1912). Jusqu'au début de la période des réformes (connue sous le nom de période des Tanzimat qui commence en 1839), les communautés non-musulmanes sont soumises à un régime discriminatoire mais possèdent aussi un certain nombre de libertés. Ainsi, les non-musulmans paient des impôts supplémentaires mais ne font pas de service militaire et leurs communautés sont juridiquement autonomes. Avec les Tanzimat, l'Etat ottoman déclare l'égalité de tous ses sujets mais au fil des réformes, les communautés non-musulmanes vont se voir réattribuer une certaine autonomie, en particulier en matière de justice interne ou encore d'éducation.

À cette époque, la Cappadoce est majoritairement peuplée de Turcs musulmans mais les communautés chrétiennes sont présentes: des Arméniens dont les communautés se concentrent plutôt autour de Kayseri et de Develi et sont quasiment absentes de l'ouest de la Cappadoce; des catholiques et protestants qui forment de très petites communautés dans les plus grandes localités de la région comme à Kayseri, Talas et Zincidere où les missionnaires venus d'Europe ou des Etats-Unis fondent dispensaires et écoles et convertissent quelques individus et familles, principalement d'origine arménienne; la principale minorité non-musulmane de Cappadoce est la communauté Rum ou chrétienne orthodoxe qui vit dans les principales villes de la région mais aussi dans de nombreux villages répartis sur l'ensemble du territoire cappadocien¹ (Fig.1). Pièce maîtresse de cette mosaïque, dans une province où l'orthodoxie a laissé tant de vestiges, cette population chrétienne orthodoxe connue sous le nom de "Karamanlis" a pour particularité de parler turc et d'écrire le turc à l'aide de l'alphabet grec.

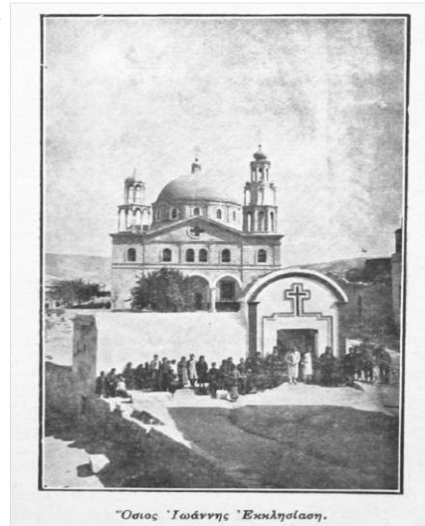


Fig.1 :Église Saint Jean-le-Russe à Ürgüp. Elle fut détruite dans les années 1950 (Photographie extraite du *Salname* (almanach) *Mikrasiatikon* 1914: 116 (en karamanli).

1. En turc, on appelle "Rums" les chrétiens orthodoxes vivant en Turquie, ou avant 1923, en Anatolie par opposition aux Grecs ("Yunan") vivant en Grèce depuis la fondation du Royaume de Grèce en 1832.

Aux origines du nom "karamanli"

En 1553, le voyageur allemand, Hans Dernschwam, visitant Constantinople, s'étonne de l'existence d'une communauté chrétienne orthodoxe incapable de parler grec et s'exprimant uniquement en turc. Qui plus est, il se rend vite compte que les inscriptions en caractères grecs qu'il aperçoit sur les murs de l'église de la communauté sont, à son grand étonnement, en langue turque. Dernschwam suppose alors que ces orthodoxes turcophones sont originaires de Karamanie et qu'ils ont été déplacés à Istanbul après la conquête de la ville par le sultan Mehmet II, dans le but de repeupler et de reconstruire (car les Grecs de Karamanie étaient réputés très bons artisans) la capitale anciennement byzantine et nouvellement ottomane². C'est ainsi qu'on commença à nommer "Karamanli" les chrétiens orthodoxes turcophones d'Anatolie. La Cappadoce est, tout au long de l'époque ottomane, le principal foyer de peuplement des Karamanlis, bien qu'une large communauté se soit établie, comme Dernschwam le remarqua, à Istanbul et que de petites communautés vivaient dans les régions rurales d'Asie mineure, en particulier près de Fethiye, Antalya, Ayvalık ou encore Uşak.

Si le nom "karamanli" trouve son origine chez un auteur européen, il est difficile en revanche de proposer une explication claire et sans équivoque de l'origine des Karamanlis. Au cours du XIX^e siècle, époque d'éveil national pour bon nombre de minorités de l'Empire ottoman, un interminable débat sur leurs origines oppose les nationalistes grecs qui affirment que les Karamanlis sont des Grecs ayant oublié leur langue sous la pression des Turcs, et les nationalistes turcs qui clament qu'ils sont des Turcs convertis au christianisme, sans doute au XI^e siècle. Du côté grec, on soutenait que les Karamanlis avaient abandonné leur langue pour éviter les problèmes lors de l'invasion turque, (voire même selon les légendes pour éviter d'avoir la langue coupée par les Turcs); du côté turc, on essayait de démontrer au contraire qu'il s'agissait de Turcs qui s'installèrent en Cappadoce bien avant la chute de l'Empire byzantin et se convertirent au christianisme. La question reste ouverte, si tant est qu'elle ait une réponse... car il faut se rendre compte qu'entre l'arrivée des premiers Turcs en Anatolie (à la fin du XI^e siècle) et le départ des derniers chrétiens de Cappadoce en 1923, les mouvements de population, les échanges, les conversions religieuses et les évolutions linguistiques furent d'une telle ampleur qu'il est difficile d'imaginer une origine commune et incontestable à tous ceux que l'on appelle *Karamanlis*.

De plus, la présence d'îlots hellénophones au cœur de la Cappadoce rend plus complexe encore la définition des Karamanlis. Près d'Urgüp, à Sinasos (Mustafapaşa) et à Cemil, dans la plaine de Derinkuyu, à Malakopi (Derinkuyu), Floïta (Suvermez), Eneği (Kaymaklı) ou Axos (Hasaköy) mais aussi dans la région de Niğde, à Misti (Konaklı) (Fig.2), Delmason (Hançerli) ou encore Kurdonos (Hamamlı), les communautés chrétiennes parlent non pas le turc mais des dialectes locaux que les linguistes de l'époque affilieront au grec ancien, trop heureux d'avoir découvert au cœur de la Cappadoce des communautés héritières directes (selon eux) de l'Antiquité hellénistique³. Ces îlots hellénophones opposent les spécialistes quant à la question de leur appartenance ou non à la communauté karamanlie. Si l'identité karamanlie est définie en premier lieu par le critère linguistique, les chrétiens de Misti, Malakopi, Sinasos ou Cemil ne sont pas karamanlis, du moins au XIX^e siècle, car il semble que certains d'entre eux étaient turcophones au XVIII^e siècle et ont changé de langue de communication à la fin du XVIII^e siècle⁴. Si, en revanche, on appelle Karamanlis les chrétiens orthodoxes originaires de Cappadoce, les habitants de ces villages hellénophones entrent dans cette catégorie qui, à vrai dire, correspond plus à une catégorie inventée et imposée de l'extérieur, qu'à une identité revendiquée par les chrétiens de Cappadoce eux-mêmes. Ces derniers n'ont en effet jamais utilisé le terme "Karamanli" – qu'ils considéraient comme une insulte – pour s'identifier et se disaient plutôt "chrétiens turcophones" (voire même "chrétiens ne sachant pas le grec") ou "chrétiens d'Anatolie".



Fig.2 :Misti. L'église de Misti est actuellement en cours de restauration. ©De Tapia

2. Dernschwam 1923. La première mention faite des *Karamanlis* est à la page 52.

3. Les noms d'une partie des villages cités ayant changé dans les années 1930, nous utilisons dans cet article le nom ottoman suivi, entre parenthèses, du nom actuel lors de la première occurrence.

4. Hadziiossif 2010.

Les Karamanlis au cœur des débats nationalistes des XIX^e et XX^e siècles

Bien que la Cappadoce, espace majoritairement rural, semble bien isolée des grands événements de l'histoire du XIX^e siècle, suite à l'indépendance de la Grèce suivie de près par le début de la période des Tanzimat en 1839, les chrétiens orthodoxes de Cappadoce vont connaître une période de changements intenses. Galvanisé par l'indépendance, le nationalisme grec souhaitant réunir dans une même nation l'ensemble des Hellènes (on parle alors de la « Grande idée », « *Megali Idea* ») s'engouffre progressivement vers le cœur de l'Anatolie tandis que l'Empire ottoman tente de se réformer et de se moderniser et que l'Europe entre dans l'ère de la révolution industrielle. C'est dans ce contexte que la Cappadoce va connaître un mouvement massif d'émigration des chrétiens qui quittent, pour tenter leur chance ailleurs, une région économiquement sinistrée par la pénétration de la concurrence européenne sur le marché local.

À partir des années 1850, les orthodoxes de Cappadoce immigrent en quête de travail dans les principaux centres urbains du pourtour méditerranéen et de la Mer noire voire en Europe ou en Amérique, mais principalement à Istanbul⁵. Dans un premier temps, seuls les hommes en âge de travailler partent. Puis vers la fin du siècle, les familles entières quittent la Cappadoce pour s'installer en immigration. Certaines reviennent régulièrement, en particulier l'été, d'autres quittent définitivement la région. Les immigrés d'Istanbul (et d'ailleurs) deviennent les principaux acteurs des communautés cappadociennes tant sur le plan économique que sur le plan identitaire. Ce mouvement d'émigration aura une double conséquence sur les localités de Cappadoce: d'un côté, le nombre de chrétiens vivant dans la région diminue de manière drastique, au point que certaines communautés disparaissent (par exemple à Molou, près de Kayseri ou à Amos, près de Niğde), de l'autre, grâce à l'argent gagné en immigration, les immigrés, souvent organisés en corporations ou associations de compatriotes, investissent dans leur village d'origine en construisant des *konaks* pour passer les mois d'été et plus tard leur retraite, des bibliothèques, des bâtiments pour l'administration de la communauté ou encore des hammams mais surtout des écoles et de nouvelles églises monumentales voire démesurées, comparées à l'importance démographique des communautés chrétiennes de villages. Cette frénésie constructrice est alors facilitée par les réformes de l'Empire ottoman qui, comme nous l'avons déjà



Fig.3 : Une maison *rum* de Sinasos ©De Tapia



Fig.4 : Page d'un livre en karamanli.

On y lit le texte suivant (à droite) :

« *Nevşehir Kinotisinin [ahalisinin] manen tenvir ve terekkası ve maddeten ümrani uruğunda fedakârane sarfı mesa-i etmiş olan (Küçük Keşiş namı ile maruf) Papa Georgios marhumun mukaddes ve muazzaz ruhuna kemalî hürmet ve sukranîyetle vakf olunur* ». (Mikrasiyatikon 1913: 2-3)

précisé, autorisent les communautés chrétiennes à fonder leurs propres écoles mais aussi à construire de nouvelles églises, chose qui, avant 1839 était interdite puisque, en théorie, les non-musulmans pouvaient uniquement reconstruire (sans agrandir) leurs édifices religieux. Ainsi, malgré leur diminution démographique, les communautés chrétiennes de Cappadoce font connaître à la région un réel essor et renouveau culturel et architectural. Certains villages comme Sinasos, Gelveri (Güzelyurt), Fertek ou Talas deviennent ainsi les fleurons de l'architecture cappadocienne du XIX^e siècle (Fig.3). De plus, l'immigration va être à l'origine d'un éveil culturel propre aux chrétiens turcophones d'Anatolie. Les Karamanlis immigrés à Istanbul ou à Izmir publient des journaux et revues ainsi que de nombreux livres, qui sont aujourd'hui connus sous le nom de "karamanlidika"⁶ (Fig.4).

5. Les principaux lieux d'immigration des Karamanlis sont Istanbul, Izmir, Mersin, Adana, Samsun mais aussi Alexandrie, Athènes, le Caire voire même Paris, Marseille et les Etats-Unis.

6. Un catalogue publié en plusieurs volumes depuis 1958 sous le nom de *Karamanlidika* rapporte l'ensemble des publications en langue karamanlie qui nous sont parvenues. Les premiers volumes ont été préparés par Sévérien Salaville et Eugène Dallegio puis la relève a été assurée par Evangelia Balta. Salaville and Dallegio 1958; Salaville and Dallegio 1966; Balta 1987 (1); Balta 1987 (2); Balta 1997.

Par l'intermédiaire des immigrés, ces publications sont diffusées à travers l'Anatolie et vont permettre d'amarrer les communautés rurales de Cappadoce aux idéologies qui s'élaborent dans les milieux intellectuels urbains d'Istanbul, d'Izmir ou encore d'Athènes.

Au sein de ces communautés d'Anatolie organisées depuis Istanbul, les deux thèses nationalistes au sujet des origines de "l'ethnie des Karamanlis" s'opposèrent par journaux et livres interposés, mais personne ne put jamais prouver, par des faits historiques, la véracité de l'une ou l'autre position. Mené de Constantinople puis d'Athènes, le processus d'hellénisation des Karamanlis se propage dans la Cappadoce en premier lieu par la fondation d'écoles grecques, y compris dans les plus petites communautés rurales de la région et par l'envoi d'instituteurs formés dans l'une ou l'autre capitale. Là encore, les immigrés vont avoir une place centrale. Grâce à leur apport économique et par l'intermédiaire des corporations et associations de compatriotes qu'ils fondent à Istanbul et qui financent le développement des communautés locales, un important processus éducatif développe en Cappadoce. Les associations financent la construction des écoles, payent le salaire des instituteurs, envoient du matériel scolaire et des livres et soutiennent les élèves les plus méritants ou les plus pauvres en finançant des bourses d'étude. Le but premier est alors d'apprendre le grec aux compatriotes turcophones vivant dans les villages de la région mais aussi d'offrir aux jeunes générations une formation solide afin qu'elles assurent une relève prospère sur la scène commerciale ottomane et internationale. Le second but semble avoir été atteint, les Karamanlis, au tournant du XX^e siècle, sont devenus des acteurs incontournables de l'économie locale mais aussi à Istanbul où ils excellent dans le commerce⁷. L'apprentissage du grec, en revanche, est plus difficile. Si les jeunes générations l'apprennent à l'école, la langue grecque reste circonscrite aux murs des établissements scolaires et le turc continue à être la langue quotidienne de la grande majorité des familles chrétiennes de Cappadoce. Au début du XX^e siècle, certaines communautés hellénophones (par exemple à Fertek) semblent progressivement délaisser leur dialecte au profit du turc plus utile dans la vie quotidienne et professionnelle ottomane. Ce n'est cependant pas le cas de tous les îlots hellénophones de Cappadoce. Le village de Sinasos devient le bastion local de l'hellénisme et de l'hellénophonie. Fort de leur succès à Istanbul, en particulier dans le commerce du caviar, les immigrés de Sinasos deviennent les représentants de l'hellénisme constantinopolitain dans la Cappadoce chrétienne. Plus au sud, à Misti où ne vivent que des chrétiens, on continuera à parler le dialecte grec local jusqu'au départ de 1923. Ces communautés hellénophones vont être utilisées par les idéologues grecs qui y verront la preuve que les chrétiens de Cappadoce sont bien des Grecs.

Plus tardivement, au début des années 1920, une partie des Karamanlis menés par un prêtre anatolien qui prendra le nom de Papa Eftim s'opposa au courant nationaliste hellénique qui se répandait au sein du *millet Rum* auquel appartenaient officiellement les Karamanlis⁸. Dans un contexte historique chargé de nationalismes, en plein conflit gréco-turc et combat pour l'indépendance de la future République de Turquie, Papa Eftim affirma que les orthodoxes turcophones n'étaient pas grecs, qu'ils n'étaient pas non plus "les amis des Turcs" mais qu'ils étaient turcs. Il fonda, en 1922, le Patriarcat orthodoxe turc dont il proclame l'autonomie vis-à-vis du Patriarcat grec de Constantinople⁹. Cependant, un an plus tard, à Lausanne, lors des discussions qui suivirent la fin de la Première Guerre mondiale qui, en Turquie, se prolongea avec la Guerre d'indépendance turque, on décida finalement que les Karamanlis, en raison de leur religion, étaient des Grecs et qu'ils devaient, dans le cadre de l'échange de population entre la Grèce et la Turquie, quitter leur terre natale pour s'installer en Grèce comme tous les autres Grecs nés dans la nouvelle République fondée par Mustafa Kemal. Seuls ceux qui vivaient et travaillaient à Istanbul ou dans les îles turques de Méditerranée purent rester.

7. À Istanbul mais aussi dans les autres villes côtières de Turquie, les chrétiens de Cappadoce sont épiciers, taverniers, armateurs voire même marchands de caviar! Il faut néanmoins nuancer ces belles réussites. Beaucoup des immigrés à Istanbul qui devaient subvenir aux besoins de leur famille restée en Cappadoce, survivent, parfois, dans un grand dénuement, travaillant à la journée, comme porteurs, comme serveurs ou comme dockers.

8. L'Empire ottoman est alors organisé selon un système qui sépare la société en communautés (*millet*) définies à partir de l'appartenance religieuse et possédant une certaine autonomie quant à leur organisation interne. Traditionnellement, on compte la communauté musulmane, le *millet rum* (la communauté grecque orthodoxe), le *millet arménien* et le *millet juif* auxquels il faut ajouter au cours du XIX^e siècle les *millets* catholique et protestant reconnus officiellement par le sultan respectivement en 1830 et 1850.

9. De son vrai nom Pavlos Karahisarthis ou Karahisaroglu (1884-1968), Papa Eftim fonda l'église autocéphale turque orthodoxe en 1922 à Kayseri lors du Congrès général des Turcs orthodoxes d'Anatolie. Le siège du Patriarcat turc fut établi à Istanbul. Aujourd'hui, le Patriarcat orthodoxe turc dont le siège se trouve Karaköy (*Meryem Ana Kilisesi*) existe toujours mais est une église sans clergé, sans fidèles et sans offices.

C'est ainsi qu'en 1923-24, les derniers chrétiens qui peuplaient la Cappadoce, haut lieu du christianisme byzantin, furent contraints de partir, remplacés par des musulmans arrivés de Grèce et plus largement des Balkans. S'en suivirent de longues années d'intégration difficile en Grèce pour ces Grecs bien incapables, pour la plupart, de s'exprimer en grec et que les populations locales aimèrent à appeler "graines de Turcs"!

1923 ou la fin d'un temps

Contrairement aux côtes de l'Asie mineure ou au Pont, la Cappadoce a été relativement préservée des horreurs de la guerre puisque la région n'a pas subi de combats sur son sol entre 1914 et 1923. Néanmoins, à l'est, autour de Kayseri, où vivaient des communautés arméniennes, les événements de 1896 et de 1915 ont été les premières tragédies qu'a connues la région. A l'ouest, en revanche, la cohabitation entre musulmans et chrétiens a continué de manière relativement paisible et n'a réellement pris fin qu'avec le départ des dernières familles chrétiennes en 1923. Cette date sonne donc le glas d'une cohabitation religieuse qui s'écoula sur plus de 800 ans. Si les populations sont parties, le patrimoine immobilier, lui, est resté mais demeure aujourd'hui peu connu et peu valorisé par les politiques patrimoniales. Citons par exemple les villages de Mustafapaşa ou de Güzelyurt (ancienne Gelveri) qui font désormais l'objet d'un essor touristique mais aussi des lieux moins connus comme l'ancien quartier orthodoxe de Nevşehir, (*Cumhuriyet Mahallesi*, non loin du fort de la vieille ville) où s'élève l'imposante *Meryem Ana kilisesi* dont l'existence est compromise par un projet immobilier prévoyant sa destruction ou encore les majestueuses églises des petits villages d'Hasaköy et de Konaklı, à quelques dizaines de kilomètres de la route principale reliant Nevşehir à Niğde, les quartiers chrétiens de Ferteke et de Bor, près de Niğde, ou des villages de Stefana (Reşadiye) et d'Endürlük aujourd'hui devenus banlieues de Kayseri. À Stefana, l'église construite au XIX^e siècle offre un spectacle étonnant : transformée en filature en 1935, elle est aujourd'hui désaffectée mais cette friche industrielle dévoile ses fresques à qui voudra bien s'éloigner de quelques mètres de la route principale. On ne pourra donc que conseiller aux visiteurs en Cappadoce de prendre le temps de quitter les sentiers battus des circuits touristiques classiques pour faire un détour par ces lieux qui méritent d'être mieux connus (Fig.5).



Fig.5 : Détail d'une fresque de l'église de Stefana (Kayseri), construite à la fin du XIX^e siècle transformée en filature entre 1935 et 1975. ©De Tapia

Bibliographie

1912. Μικρασιατικόν Ημερολόγιον ο 'Αστήρ' - 1913. Εδεπί Ανατολή Ρουμλαρηνά Μαχσούς Ιλμί, Φεννί Μουσαββέρ Σαλναμέ. Κων/πολις, Σύλλογος Νεαπολιτών 'Παπά Γεώργιος'.
1913. Μικρασιατικόν Ημερολόγιον ο 'Αστήρ' - 1914. Ανατολή Ρουμλαρηνά Μαχσούς Ιλμί, Εδεπί, Φεννί Μουσαββέρ Σαλναμέ - ικινδζί σενέ. Κων/πολις, Σύλλογος Νεαπολιτών 'Παπά Γεώργιος'.
- Balta, E. 1987: *Karamanlidika, Bibliographie analytique d'ouvrages en langue turques en caractères grecs, Additions (1584-1900)*. Athènes: Centre d'Etudes d'Asie Mineure.
- . 1987: *Karamanlidika, XXe siècle. Bibliographie analytique*. Athènes: CEAM.
- . 1997: *Karamanlidika, Nouvelles additions et compléments I*. Athènes: CEAM.
- Dernschwam, H. 1923: *Tagebuch einer Reise nach Konstantinopel und Kleinasien (1553/1555)*. (éd.: Franz Babinger). München: Verlag von Düncker & Humblot.
- Hadziiossif, C. 2010: "The Ambivalence of Turkish in a Greek-Speaking Community of Central Anatolia." In M. Kappler and E. Balta (eds), *Cries and Whispers in Karamanlidika Books: Proceedings of the First International Conference on Karamanlidika Studies (Nicosia, 11th-13th September 2008)*, Wiesbaden: Harrassowitz Verlag: 23-31.
- Salaville, S. and E. Dallegio. 1958: *Karamanlidika : Bibliographie Analytique d'Ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs (1584-1850)*. Vol. I. Athens: Institut français d'Athènes.
- . 1996: *Karamanlidika : Bibliographie Analytique d'Ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs (1851-1865)*. Vol. II. Athens: IFA.

10. Une partie des Arméniens de la région de Kayseri viendra se réfugier dans la région de Nevşehir en 1896 et en 1915. D'après les témoignages oraux des Karamanlis, quelques Arméniens de Kayseri trouvèrent refuge dans les villages où vivaient les Karamanlis. Quelques cas de conversions à l'Orthodoxie et de mariages avec des *Rums* sont mentionnés.

Architecture soufie et transformation de l'Anatolie du nord à l'époque médiévale

Par **Maxime DUROCHER**,
Doctorant Paris-Sorbonne.

L'ouverture de l'Anatolie à la conquête turque après la bataille de Mantzikert en 1071 aboutit progressivement à l'installation de pouvoirs musulmans, régnant sur une population restée longtemps majoritairement chrétienne, parmi lesquels se trouvent les Seldjoukides de Rûm (1071-1307). A la suite des conquêtes mongoles vers 1240, le sultanat seldjoukide est mis sous la tutelle de la dynastie mongole d'Iran, puis le pouvoir est divisé entre de petites principautés appelées Beyliks, durant tout le XIV^e siècle¹.

Les processus de transformation de l'Anatolie de manière générale, et de la Cappadoce en particulier, durant cette période sont cependant encore imparfaitement compris. Région riche de l'Empire byzantin jusqu'au XI^e siècle, l'Anatolie centrale et du nord, est une terre chrétienne depuis le début de notre ère. Contrairement à ce que certains discours insinuent, la transformation de cette région d'une province byzantine à une région ottomane majoritairement musulmane au XVI^e siècle n'a pas été linéaire et rapide. Des périodes de cohabitation pacifique sont bien connues au Moyen Âge et de nombreux villages sont restés chrétiens jusqu'au début du XX^e siècle. Au XIII^e siècle, sous domination musulmane, des églises rupestres sont encore décorées de somptueuses peintures. L'église Saint-Georges de Belisırma datée entre 1283 et 1295, dont l'inscription mentionne le sultan seldjoukide Mas'ud II et l'empereur byzantin Andronic II, témoigne de cette imbrication des communautés. Parmi les acteurs de ces transformations, on trouve, à partir du XIII^e siècle, de nombreuses communautés soufies. Le soufisme est un courant mystique de l'Islam, multiforme et complexe, qui apparaît dès les VIII^e-IX^e siècles et connaît un développement important à partir du XI^e siècle. Les



Fig.1 : carte de l'Anatolie, ©Durocher 2012

communautés se rassemblent alors autour de la figure d'un shaykh, saint homme dont le tombeau est vénéré par les populations locales et plus lointaines qui viennent y faire des visites pieuses (*ziyara* en arabe, *ziyaret* en turc)². Il semble que des groupes de soufis, appelés également derviches, se soient installés en Anatolie dès le XII^e siècle. C'est toutefois au XIII^e siècle qu'elles connurent un développement considérable qu'illustre la fondation de la communauté des Mevlevi, ou derviches tourneurs, autour de Jalal al-Din Rumi Mevlana à Konya.

La vallée du Yeşilirmak, située au nord de la Cappadoce dans la région de Tokat et Amasya, est particulièrement riche en vestiges et en sources textuelles pour étudier l'architecture de ces communautés et leur rôle dans les mutations qui touchent l'Anatolie entre le XIII^e et le XV^e siècle (fig.1).

1. L'ouvrage de référence sur la période est le suivant : Cahen 1988.

2. Chabbi 2002 ; Popovic et Veinstein 1996.

Le développement de ces communautés s'accompagne très rapidement de la fondation de nouvelles institutions pieuses dont les fonctions sont variées : hébergement de la communauté, lieu des rituels propres à chaque confrérie (principalement le *samā* ou danse rituelle et le *dhikr* ou invocation du nom d'Allah), rôle d'hospice pour les pèlerins et distribution de nourriture pour les nécessiteux. En Anatolie médiévale, ces bâtiments sont nommés généralement *zaviye* ou *tekke* pour les plus importants³. Le voyageur Ibn Battuta qui traverse l'Anatolie au XIV^e siècle, relate bien souvent l'accueil chaleureux qu'il a reçu dans les *zaviye* et l'hospitalité des communautés qui y habitent comme lors de son passage à Ladik, près d'Amasya⁴. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle et durant le XIV^e siècle, de nombreuses *zaviye* sont construites tant en ville que dans les campagnes. En milieu urbain, elles entretiennent des liens étroits avec les quartiers commerçants et les bazars. A la campagne, elles ont joué un rôle important dans la mise en valeur du terroir agricole. Implantées souvent le long des routes, elles ont également servi de relais pour les voyageurs. Le système du *waqf* ou bien de main-morte permet au fondateur de l'institution de mettre à disposition de la *zaviye* (mais aussi pour les mosquées ou les *madrasas*) les revenus de hammams, de moulin ou encore le produit fiscal de champs cultivés. La constitution d'un *waqf* est consignée dans une charte de fondation, appelée *waqfiyya*. Ces documents sont capitaux pour comprendre le fonctionnement des institutions religieuses et charitables en Islam médiéval.



Fig.2 : *zaviye* Şeyh Mecnûn, Tokat, vers 1280 ©Durocher

Si de véritables complexes semblent se développer dès la fin du XIII^e siècle, l'architecture des *zaviye* est généralement sobre, pour ne pas dire rustique. Ceci explique notamment le désintérêt des historiens de l'art pour ces structures souvent dénuées de décor somptueux. La *zaviye* de Şeyh Mecnûn, construite à

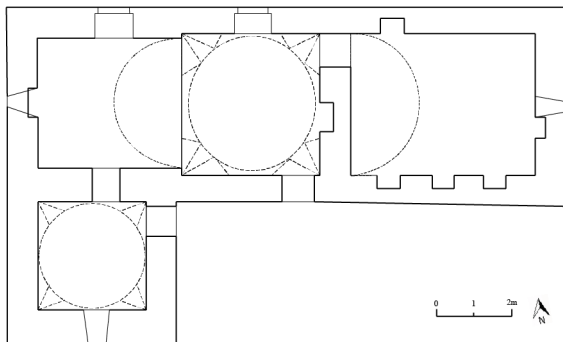


Fig.3 : plan de la *zaviye* Şeyh Mecnûn, Tokat, vers 1280 ©Durocher 2014

Tokat dans la décennie 1280, représente bien les principales caractéristiques de cette architecture. Située en bordure nord de la ville, sur la rive du Yeşilirmak, il s'agit d'une construction en moellons de pierre assez grossiers composée de trois espaces (Fig.2). L'élément central est constitué d'un espace couvert d'une coupole sur lequel ouvre une pièce voûtée en plein cintre (Fig.3). Bien que les plans des *zaviye* varient fortement, on retrouve, dans une grande majorité des cas, cette double pièce principale. A l'est de celle-ci, se trouve une autre pièce dont la fonction n'est pas déterminée. Les espaces d'une *zaviye* étaient probablement polyfonctionnels : on pouvait selon les moments de la journée s'y réunir, y partager les repas ou y dormir. Il semble que les rituels communautaires se déroulaient dans le grand espace central. Au sud de la *zaviye* de Şeyh Mecnûn, la pièce carrée couverte d'une coupole était le tombeau (ou *türbe*). Le tombeau est l'élément principal d'une *zaviye* : c'est là que repose le shaykh fondateur et parfois ses successeurs. Les actes de dévotion se concentrent dans cet espace lors des visites pieuses durant lesquelles les fidèles récitent des prières auprès du cénotaphe. Si la *zaviye* de Şeyh Mecnûn devait attirer les fidèles du voisinage, d'autres *zaviye* sont devenues d'importants lieux de pèlerinage, attirant des visiteurs du monde entier comme au *tekke* des Mevlevi de Konya, qui abrite la dépouille de Jalal al-Din Rumi Mevlana.

3. Clayer 1999.

4. Ibn Battuta 1982 : 161

Ces communautés s'implantent donc tant en ville qu'à la campagne. Les *zaviye* rurales semblent avoir joué un rôle important dans l'implantation de communautés musulmanes dans un territoire majoritairement chrétien. Relais pour les pèlerins et les derviches, elles sont progressivement devenues des noyaux de peuplement, généralement situés sur les piémonts des montagnes, dominant ainsi de riches vallées cultivées. La toponymie de nombreux villages de la vallée du Yeşilirmak, portant les noms de 'Tekke' ou bien de 'Ziyaret', en témoigne encore. Toutefois, le rôle des communautés dans l'islamisation de l'Anatolie nécessite des études plus approfondies. En effet, si l'implantation de ces bâtiments marque une islamisation des paysages, il n'est pas évident que les communautés soufies aient participé activement à la conversion des populations chrétiennes. Certains villages dont les revenus sont dévolus au *waqf* de *zaviye* sont restés chrétiens jusqu'aux échanges de populations, entre la Grèce et la nouvelle République de Turquie, en 1922.

Quoi qu'il en soit, les *zaviye* et les *tekke* semblent avoir été des espaces de rencontres entre les différentes communautés. L'implantation de ces pôles de dévotion ne devait sans doute rien au hasard. De nombreux sites chrétiens sont investis par les communautés soufies. C'est le cas notamment du complexe de Khalef Gazi, construit à Amasya en 1209-1210 (Fig.4). Bien qu'il s'agisse à l'origine d'une *madrassa*, les derviches ont joué un rôle important dans le développement de cette institution. Les premières assises de pierre du tombeau, seul élément conservé, attestent bien d'une construction byzantine antérieure, probablement une église. Certains noms de *tekke* reflètent également la préexistence d'une toponymie religieuse chrétienne. C'est le cas notamment du Kırklar Tekkesi dans la région de Sivas, aujourd'hui disparu mais connu par les registres ottomans. Ce nom, signifiant littéralement *tekke* des Quarante, ne correspond pas à un groupe soufi attesté mais il ne saurait être fortuit. L'histoire des Quarante Martyrs de Sébastée (actuelle Sivas) est par contre bien connue et de nombreux lieux de cultes chrétiens ont été dédiés à ces saints dans la région. Par ailleurs, le développement du culte des saints fut un vecteur de rapprochement entre chrétiens et musulmans. Des figures soufies importantes comme Hacı Bektaş, autour duquel se formera progressivement ce que l'on nomme le Bektachisme, est souvent comparé à Saint-Georges. Les pèlerinages de chrétiens à son tombeau sont relatés dans les sources depuis l'époque médiévale jusqu'au début du XX^e siècle.



Fig.4 : Türbe de Khalef Gazi, Amasya, 1209-1210 ©Durocher 2014

Outre la compréhension du mode de vie des communautés soufies, l'étude de l'architecture des *zaviye* et de leur implantation dans la vallée du Yeşilirmak et dans le nord de la Cappadoce permet donc d'approcher les transformations majeures qui touchent la région entre le XIII^e et le XV^e siècle. Ces changements sont de plusieurs natures : économique avec le rôle de ces institutions dans les activités commerciales et agricoles ; politique car les soufis entretiennent des liens étroits avec les seigneurs locaux ; ou bien encore socio-religieux.

Cette période est capitale car elle correspond au basculement d'une population essentiellement chrétienne, bien que gouvernée par des souverains musulmans, à des foyers en majorité musulmans comme le révèlent les premiers registres fiscaux de l'Empire ottoman. Dans le contexte actuel d'une communautarisation grandissante, et souvent violente, se pencher sur les rapports entre chrétiens et musulmans à travers l'exemple des soufis et de leur architecture permet également de souligner des périodes de bonne entente. La description de l'enterrement de Jalal al-Din Rumi par son fils Soltan Valad reflète bien cette porosité entre communautés à l'époque médiévale :

*Les gens de la ville, jeunes et vieux, hurlaient leur chagrin, tous en pleurs. Les gens des campagnes, Grecs ou Turcs déchiraient leurs robes dans leur douleur. [...] Toutes religions confondues, tous sincères et fidèles : tous peuples confondus, tous portés par l'amour. Les chrétiens l'adoraient, les juifs comme un prophète le respectaient. Les chrétiens disaient qu'il était leur Jésus et les juifs disaient qu'il était leur Moïse. Les croyants le disaient lumière du prophète ; ils le disaient océan, vaste et profond.*⁵

Bibliographie

Anvar L., 2004 : *Rûmî*, Entrelacs, Paris.

Cahen C., 1988 : *La Turquie pré-ottomane*, Maisonneuve Larose, Paris.

Chabbi J., 2002 : « Soufisme » in Encyclopaedia Universalis, Paris : vol.21, 371-374.

Clayer N., 1999 : « Tekke », in Encyclopédie de l'Islam, Brill, Leiden : tome 10, 445-446.

Ibn Battuta, 1982 : *Voyages*, traduction de C. Defremery et B. R. Sanguinetti (1858), La Découverte Poche, Paris.

Popovic A., Veinstein G., 1996 : *Les Voies d'Allah, Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd'hui*, Fayard, Paris.

5. Soltan Valad (m. 1312) cité et traduit du persan par Leili Anvar in Anvar 2004 : 126.

Brèves de l'association

L'exposition *Cappadoce fascinante, singulière et fragile* poursuit ses pérégrinations.

L'art pariétal est à l'honneur cette année en Ardèche, grâce à l'ouverture, en avril 2015, de la réplique de la Grotte Chauvet. A l'initiative du Père Emmanuel de Jerphanion, tout à côté des peintures préhistoriques, les visiteurs pourront admirer celles des parois, plus récentes, des églises rupestres de Cappadoce.

En effet, l'exposition *Cappadoce fascinante, singulière et fragile* séjournera, en juillet et août 2015, dans l'Eglise St-Saturnin de la petite ville de Vallon-Pont-d'Arc, rendue célèbre par sa Grotte Chauvet.

P. Couprie

Recettes

Les recettes de Murat GÜRLEK :

Le cuisinier-danseur de la pension Kirkit

Moussaka d'Aubergine

Pour 4 personnes.

Ingrédients :

- 5 aubergines
- 150 gr. de viande hachée
- 2 tomates moyennes
- 1 oignon
- 2 gousses d'ail
- 3 piments
- 20 gr. d'huile
- sel, poivre

- préchauffage du four à 200°C
- cuisson à 180°C

Préparation :

- # Épluchez les aubergines et laissez les reposer dans l'eau salée.
- # Préchauffez le four.
- # Faites revenir les oignons coupés dans l'huile.
- # Rajoutez les piments finement coupés et la viande hachée. Mélangez la viande sans arrêt.
- # Quand l'ensemble de la préparation est bien incorporée à la viande, rajoutez la première tomate réduite en purée puis l'autre, râpée.
- # Enfin rajoutez du sel puis éteignez le four.
- # Coupez en morceaux les aubergines attendant dans l'eau salée.
- # Réservez la préparation à la viande dans un bol, sans jus.
- # Disposez en couche les aubergines dans un plat spécialement prévu pour le four.
- # Rajoutez ensuite le mélange de viande sur les aubergines.
- # Laissez cuire à 180°C pendant 5 minutes, puis rajoutez 1,5 verres d'eau et laissez cuire 30-35 minutes.

Conseil du chef : Vous pouvez aussi cuire les pommes de terre de la même manière

Soupe de Boulgour

Pour 4 personnes

Ingrédients :

- 1 petite tasse de boulgour
- 1 oignon
- 20 gr. de concentré de tomate
- 2 piments
- 2 gousses d'ail
- 50 gr. de margarine
- 1 cube de bouillon de bœuf
- 1 petite cuillère de menthe séchée
- sel, poivre

Préparation :

- # Mettez 2 à 2,5 tasses d'eau sur le boulgour puis laissez cuire jusqu'à ce qu'il l'absorbe.
- # Mettez de l'huile dans une casserole. Quand elle est chaude, rajoutez l'oignon coupé en petits morceaux et faites le caraméliser.
- # Rajoutez les piments coupés finement puis laissez cuire jusqu'à ce qu'ils ramollissent.
- # Rajoutez la pâte de tomate et la menthe sèche puis tournez de temps en temps.
- # Rajoutez le boulgour puis laissez cuire.
- # Coupez en morceaux les aubergines attendant dans l'eau salée.
- # Enfin, rajoutez 5 à 6 tasses d'eau avec le bouillon de bœuf et du sel.
- # Laissez bouillir tout en mélangeant.

Recettes

**Les recettes de Murat GÜRLEK :
Le cuisinier-danseur de la pension Kirkit**



Coordination éditoriale: M. -C. Comte, A. Lamesa et F. de Jerphanion.

Relecture : G. Sosnowski et V. Pourreau.

Mise en page: A. Lamesa.

Impression et envoi : F. Clément.